

« Providence » la farce du destin

A la Comédie de Reims, le texte d'Olivier Cadiot mis en scène par Ludovic Lagarde prend corps dans l'interprétation intense et polymorphe de Laurent Poitrenaux. Un monologue à couper le souffle.

Providence : c'est un film d'Alain Resnais, une ville aux Etats-Unis, la chance soudaine et imprévisible au milieu d'un désastre, quelque chose dont on a bien besoin, Dieu qui n'en fait qu'à sa tête, l'avant-dernier récit publié aux éditions P.O.L de l'écrivain Olivier Cadiot, ou encore le huitième spectacle composé par le trio Olivier Cadiot, Ludovic Lagarde et Laurent Poitrenaux.

Hologrammes

On écrit trio, comme un ensemble musical, mais les trois n'accepteraient sans doute pas cette appellation, ne serait-ce que parce qu'Olivier Cadiot donne son texte sans participer à la mise en scène ni à la dramaturgie et qu'il est supposé, en tant qu'auteur, découvrir le travail en même temps que nous, spectateur. On soutient cependant «trio», car ils sont rares, les compagnonnages pendant un quart de siècle, entre un metteur en scène, un acteur et un auteur, qui gardent leur inventivité et leur fraîcheur. Et trio musical, donc, car la densité et subtilité absolument sonore du spectacle captiveraient même si Ludovic Lagarde nous plongeait dans une cuve entièrement noire pendant deux heures.

Dingue, la précision des sons que semble fabriquer le personnage sur scène, le tumulte des tasses qui s'entrechoquent dans un café qu'on imagine en Suisse, le crissement de l'éponge sur le skaï du canapé, ou la rencontre sans cacophonie de deux musiques à la fois, une symphonie de Schubert et un morceau nommé *Indifférence* du compositeur américain Robert Ashley. Incroyable, le millefeuille de la voix de Poitrenaux qui chuchote au creux de chacune des oreilles des spectateurs, parle «normalement» à tous, s'amplifie, disparaît sous une table, devient mental, pure voix intérieure.

Attention, le tressage sonore (le plaisir qu'il provoque, l'envie de le décortiquer et de l'emporter avec soi après la représentation) ne doit pas prêter à malentendu. Car évidemment, il ne serait rien, ou tout à fait autre chose, sans la précision des jeux de lumières, la gestuelle si spécifique de Laurent Poitrenaux, son jeu de jambes et ses torsions sur lui-même, son aptitude à se transformer en un instant en une vieille femme, «*jour où j'ai été le plus heureux possible*», dit le narrateur,

ou sa manière de se projeter en jeune fille arriviste, Rubempré féminin des *Illusions perdues* projetée dans les années 80. Pour autant, si les oreilles avaient des paupières, on replierait parfois le son, à la manière du narrateur sur scène, qui ne cesse de faire ce genre d'expériences, afin de faire son miel des seuls mouvements et images muettes. L'usage de la vidéo, notamment, relève du mirage. Les images ne sont plus planes, mais semblent des hologrammes qui apparaissent dans l'écran fenêtre. Quand le narrateur relate un souvenir d'une performance de William Burroughs, on l'aperçoit au loin sur scène. L'image grossit : erreur, il s'agit bien de Laurent Poitrenaux ou d'un avatar, qui devient gigantesque, sort de son cadre, menace l'acteur qui, en chair et en os, dos au spectateur, se liquéfie.

Bandes magnétiques

C'est la fin du spectacle, revenons au début, puisque début il y a, et que le texte, qui narre une multitude d'histoires, pourrait effectivement être l'aventure d'un Rubempré quinquagénaire bien tassé, qui aurait eu 20 ans à la mauvaise époque puisque c'est le lot des jeunes gens que d'avoir le sentiment d'arriver toujours trop tard. L'homme habite aujourd'hui au bord d'un lac, il nous apprend au passage que «lac» veut dire «dépression» en sanskrit. Il est chez lui, comme Poitrenaux et Lagarde le sont dans ce théâtre, pieds nus sur le plateau, dans une grande pièce atelier idéalement vide comme on les aime de nos jours. Pas de bibelot, pas de photos, mais un livre de Darwin et deux gros appareils quadriphoniques à bandes magnétiques désuètes. Les mots ont déjà été raréfiés, John Cage a déjà composé ses morceaux de silence. Comment aller plus loin ? *Providence* est la chanson de geste d'une génération par un seul corps sur scène.

Anne Diatkine